

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FEUILLETON.

VOL. I. MONTREAL, 1^{er} AOUT, 1866. No. 21

AUVERGNE ET PIEMONT.

(Suite et fin.)

XII.

Un fragment pareil se trouvait parmi les pierreries qui scintillaient dans les cheveux de Juméli. Même manière et même travail, les deux fragments se complétaient l'un par l'autre. Ce qui manquait à l'effigie dans celui que tenait Gabrielle se retrouvait dans celui dont la tête de la zingalé était ornée.

— "Malheureuse. C'est toi qui as assassiné M. de Foncolombe!" s'écria Mlle de Castries avec force.

La bohémienne pâlit affreusement et jeta un regard sombre sur Gabrielle qui devint blanche comme un lis et s'affaissa sur elle-même. Henri et la marquise s'élançèrent pour la soutenir. Mme de Castries pria son neveu d'ouvrir la fenêtre.

En revenant, il aperçut Juméli insensible en apparence à ce qui se passait autour d'elle.

— "Tu as entendu?" lui dit-il.

— "L'Erant est folle."

— "Eh bien! le nom de l'assassin, ou sinon!"

— "Juméli ne se souvient de rien."

— "Ah! c'en est trop, s'écria M. de Lourmel, cette fois, c'est toi qui l'aurs voulu?"

Il courut à la porte, appelant les soldats de garde.

Mais la bohémienne avait déjà ramassé le fragment de camée que Mlle de Castries avait laissé tomber, et d'un

bond elle s'élança sur l'appui de la fenêtre et sauta de l'autre côté.

M. de Lourmel la vit disparaître; il accourut. La zingalé était retombée sur ses pieds avec la légèreté et la souplesse d'un jeune chat.

— "Malheur à moi! Elle est sauvée, s'écria Henri prêt à sauter lui-même pour tenter de la rejoindre. Puis s'adressant aux soldats qui étaient accourus à ses cris. Courez, mordioux! Courez! par là! par là!"

Les soldats s'élançèrent, mais la nuit était noire, ils revinrent sans avoir rencontré Juméli.

XIII.

C'était le comte de Chabo, à la tête des chasseurs de Fischer qui avait enlevé Rhinberg. Il suivit l'ennemi dans sa retraite, traversa le canal de Gueldres il fut s'établir à l'abbaye de Clostercam. La, il devait défendre et surveiller les approches du canal.

Les autres troupes se déployèrent et vinrent bivouaquer sur la route de Méurs, la droite appuyée au château de Rosencroix près de Rhinberg; à un quart de lieue en arrière du canal qui couvrait leur front.

Les régiments étaient placés en échelons, la gauche en avant dans l'ordre suivant: Auvergne et Piémont en première ligne, à leur droite et plus en arrière, Alsace et Normandie formant une brigade; Lafour-Cupin et la Couronne en formant une autre; en troisième ligne et plus rapprochés de Rhinberg, Bouillon et d'Empuy en réserve.

La cavalerie était en arrière et débordait un peu la gauche. Elle se composait d'un escadron de gendarmerie commandé par le baron Gyllembourg

et des régiments de Briqueville, de Royale-Pologne, de Royal-Piémont, des husards d'Orléans réunis sous le commandement du comte de Thiard.

Le terrain entre le canal et le front des troupes était coupé par des haies et des clôtures de toute espèce; on fit quelques abattis pour la circulation plus facile au milieu de ces retranchements naturels. Auvergne seul qui était à l'extrême gauche avait son front découvert, n'ayant devant lui qu'une assez vaste plaine qu'on appelait la bruyère Campersbrouck. A l'extrémité de cette bruyère, au delà du canal, on apercevait perdue dans la brume, l'abbaye de Clostercamp, où le comte de Chabot avait placé ses grandes-gardes.

Pendant que les troupes s'établissaient au bivouac le marquis de Castries s'occupait à ravitailler Wœsel; le vent, qui toute la journée avait soufflé en rafales, dispersa plusieurs fois la flottille, en poussa une partie sur la rive droite vers Orsoy, et faillit faire chavirer plusieurs bateaux. Cependant à minuit le canon (c'était le signal convenu avec M. de Boisclaireau qui commandait le premier détachement du secours) annonça qu'il était entré dans Wœsel.

M. de Castries remettant alors au lendemain le départ de la deuxième fraction, revint à son campement pour donner aux chefs de corps ses dernières instructions sur l'attaque des lignes du prince de Brunswick qui comptait faire en même temps.

Le major général, les officiers généraux et supérieurs, se réunirent autour d'un grand feu qu'on avait allumé à quelques pas de la tente du marquis. Des sentinelles en défendaient l'approche à ceux qui ne devaient pas faire partie de cette réunion.

«Voilà qui est convenu, messieurs, dit M. de Castries après avoir minutieusement expliqué à chacun sa tâche. En tous cas, je vous recommande la plus grande vigilance. J'ai reçu l'avis qu'il pourrait prendre fantaisie au prince héritaire de nous devancer dans nos projets d'attaque. Soyons prêts à tout événement; Auvergne et Piémont surtout qui sont les plus exposés.

— Je réponds d'Auvergne, dit le comte de Rochambeau en souriant, et je ne crois pas que le prince s'y expose il n'y a pas longtemps qu'il m'a fait dire que j'étais son porte-guignon, et qu'il avait beau se lever matin, il trouvait toujours Auvergne sur pied avant lui.

— Vous ne doutez pas, je l'espère, que Piémont ne soit aussi national? » dit M. d'Esparbès de Lussan avec aigreur.

M. de Rochambeau allait répondre; le marquis de Castries lui coupa la parole avec colère.

«Assez, messieurs; pas un mot de plus! Il y a trop longtemps que ces absurdes dé mêes durent; je veux qu'ils cessent, entendez-vous? Je le veux; et s'il le faut, par la sambleu! je jure qu'quiconque éveillera cette querelle, je l'écraserai comme ce tison.»

Il broya du talon de sa botte un des tisons ardents qui avaient roulé du foyer. Puis, après avoir marché quelque temps sans parvenir à vaincre une irritation d'autant plus forte qu'elle avait été contenue, il s'arrêta les bras croisés les yeux étincelants, la tête haute, devant les deux colonels un peu surpris d'une aussi verte réprimande.

«Du reste, messieurs, reprit-il d'une voix brève et dure, puisque vous m'avez mis sur ce sujet, j'ai quelques mots à vous en dire. Aujourd'hui même, une dépêche de Versailles m'eût été tout espoir de sauver M. de Lourmel, si la marquise de Castries n'était arrivée elle-même avec l'ordre du surseoir à l'exécution de mon neveu. Le roi veut que sa grâce devienne un gage de réconciliation entre vos deux régiments. Il est prêt à l'accorder s'ils consentent à se donner la main et à se réunir pour la lui demander. Mais, ajouta le marquis avec un sourire amer, sans doute vos officiers trouveront que leur honneur est intéressé à ce qu'un innocent périsse. Eh bien! soit. Dans ce cas, monsieur de Ségur, vous êtes le plus ancien officier général? Vous prendrez le commandement du corps d'armée après l'affaire de demain, car jamais je ne signerai l'ordre de fusiller le comte de Lourmel. D'ailleurs, je rougirais de commander plus longtemps à des hommes dont les

rancunes prendraient un pareil caractère de basse férocité. Voilà ce que j'avais à vous dire, messieurs; vous pouvez vous retirer."

Les deux colonels s'inclinèrent et s'éloignèrent avec les autres officiers. Au même instant une femme, s'élançant au milieu du cercle malgré la résistance des sentinelles, se plaça au devant d'eux en s'écriant :

"Arrêtez! Il faut m'entendre tous, tous!"

Tous les officiers s'arrêtèrent pleins de stupeur. Juméli, car c'était elle, leur jeta un regard de prière en leur faisant signe d'approcher.

"Où est votre chef? demanda-t-elle. — C'est moi, que veux-tu, jeune fille? dit M. de Castries en s'avancant.

Juméli le regarda et reprit d'une voix empreinte d'une indéfinissable expression de fermeté :

"Écoutez, écoutez-tous, si vous voulez apprendre quel est l'assassin du capitaine franc, dont le sang a coulé à Saint-Goar.

— Que veux-tu dire? s'écria M. de Castries. Encore un instant, messieurs; ceci vaut la peine d'être entendu. Parle, mais parle donc!

— Voilà la main qui l'a frappé," dit la zingale en étendant vers eux son bras charmant et sa main d'enfant.

Elle resta froide et hautaine devant le cri de surprise que laissèrent échapper tous les assistants. Sa tête ne se courba pas sous les regards qui pesaient sur elle. Ses beaux traits, ses yeux brillant d'un feu sombre, son teint pâle éclairé par les lueurs du foyer, les nuages de fumée que le vent faisait tourbillonner autour d'elle en faisait l'image d'une déesse infernale. Mais son front était calme et serein.

Que s'était-il passé dans cette âme, depuis l'heure où elle était livrée à la tourmente de tant de passions?

"Toi! s'écria M. de Castries, toi! As-tu réfléchi aux suites d'un pareil aveu?"

— Le temps est venu où ce qui est écrit doit s'accomplir. Juméli voudrait en vain le retarder.

— Mais, si je ne me trompe, tu es cette jeune fille à qui Henri a sauvé la

vie? Pauvre enfant, ta reconnaissance t'égaré peut-être.

— La zingale voudrait mourir pour celui qu'elle aime. Elle n'a pas cette joie et ce qu'elle dit est la vérité.

— Comment as-tu conçu la pensée d'un pareil crime? Il n'est pas naturel qu'elle vicane à un enfant; tu devais être presque un enfant, il y a deux ans?

— Juméli dira ce qui fut; elle ne tient plus à se taire puisqu'il sait tout, celui à qui elle eût voulu cacher sa honte!"

Alors la jeune fille, d'une voix faible, mais avec un accent de fierté, répéta le récit qu'elle avait fait à Henri, ajouta tous les détails qui pouvaient ne laisser aucun doute sur son terrible aveu.

"Et qui donc eût deviné mon secret, dit-elle en finissant, si je ne devais le faire connaître moi-même pour empêcher un innocent de mourir!"

Tous les assistants furent attentifs à ce long récit, qui dépassait les forces de la jeune fille; car, lorsqu'il fut fini, elle tomba sur ses genoux comme épuisée.

L'émotion, l'horreur, la pitié se peignaient sur ces mâles visages; la pitié l'emportait sur tout autre sentiment; ils se sentaient pour tant de repentir, pour un crime causé par la violence de ce qui en avait été victime.

"Et maintenant, messieurs, qui donc douterait encore de la véracité de cette jeune fille et de l'innocence de mon onveu? demanda le marquis d'une voix plus haute qu'il n'avait fait jusqu'alors.

— Nous sommes tous prêts à affirmer l'une et l'autre répondit M. de Ségur au nom des assistants.

— J'espère donc que MM. de Piémont ne refuseront pas la réparation que nous avons le droit d'exiger de leur honneur.

— J'en prends l'encouragement," dit le colonel de Lussan.

En ce moment, un autre personnage s'élança tout haletant dans le cercle. C'était M. de Lourmel qui s'était mis lui-même à la poursuite de la bohémienne, et qui, après de longues recherches, avait retrouvé ces traces.

Il se jeta sur la poitrine du marquis qui lui ouvrit ses bras et l'enleva de terre dans une étreinte passionnée.

« Henri tu est sauvé ; nous, savons tout ! » s'écria M. de Castries.

Puis se reculant d'un pas, et prenant l'épée qu'il portait à son côté, il la tendit à son neveu.

« Prends cette épée, comte, lui dit-il ; nulle main plus que la tienne, est digne de s'en servir. »

Et s'approchant de Juméli qui restait affaissée sur elle-même, la tête cachée dans ses mains :

« Malheureuse enfant, ton crime est grand, mais la sincérité de ton aveu te donne des droits à ma reconnaissance.

— Merci, dit-elle d'une voix éteinte ; ce qui est écrit est écrit. »

Un cavalier arrivant à fond de train apparut : c'était un enseigne de Fischer. Il mit pied à terre, et s'approcha du marquis.

« Mon général, lui dit-il, le comte de Chabot vous fait prévenir qu'il y a de grands mouvements de troupes dans le camp ennemi. Ils font passer toutes leurs forces sur la rive gauche du Rhin, dans l'intention sans doute de nous attaquer cette nuit même.

— Ah ! tant mieux, cordieux ! s'écria le marquis. Cette fois, c'est le cœur joyeux que je les recevrai. Messieurs, qu'on éteigne les feux, qu'on prenne les armes en silence. Attendons les événements. »

Puis se tournant vers un de ses aides de camp :

« M. de Milé, faites conduire cette jeune fille sous ma tente, où elle restera jusqu'à demain. »

XIV.

A deux heures de la nuit l'ouragan s'était apaisé, une pluie fine et pénétrante tombait sans relâche ; le brouillard enveloppait ciel et terre dans la même teinte grisée et mélancolique sur laquelle se détachait, seule, une masse plus sombre dont les contours incertains se noient dans l'obscurité : c'est le régiment d'Auvergne.

Immobile et résolu, il attend l'ennemi l'arme au bras.

Un silence profond, solonnel, couvre la bruyère de Campersbrouck ; à peine au loin si l'on entend quelques coups de feu à intervalles presque égaux.

En avant du front du régiment d'Auvergne une vingtaine de cavaliers, sur le qui-vive, échangent un mot à voix basse, interrompant la phrase commencée pour prêter l'oreille au bruit de la mousqueterie qui se rapproche peu à peu : c'est M. de Castries et son état-major.

Tout à coup plus de fusillade ; elle a cessé.

« Fischer s'est laissé tromper, dit le marquis de Castries ; le prince de Brunswick a évité ses postes et marche sur notre gauche. Colonel de Rochambeau il faudrait envoyer une reconnaissance de ce côté.

— A qui le tour de marche ? demande le comte de Rochambeau en se tournant vers le front du régiment.

— A moi ! répond une voix mâle.

— M. le chevalier d'Assas ! dit le marquis en reconnaissant l'officier qui est sorti du rang ; la mission sera bien remplie. Capitaine d'Assas, prenez avec vous quelques grenadiers et parcourez toute la partie de la bruyère à notre gauche. Je soupçonne l'ennemi de vouloir se glisser de ce côté, il faut m'en rapporter des nouvelles.

— A quoi bon exposer quelques-uns de ces braves gens, puisque je peux faire cela seul, répond d'Assas.

— Si vous étiez pris ? dit M. de Castries.

— Pris ou non, je vous donnerai des nouvelles de l'ennemi.

A ces mots le chevalier d'Assas s'éloigne et se perd dans la nuit. L'âme émue, Auvergne prie pour son enfant, et cherche en vain à sonder les ténébres.

« A moi, Auvergne ! c'est l'ennemi ! » s'écrie la voix du chevalier d'Assas éclatant comme l'airain.

Un cri déchirant, un cri d'agonie, un râle de mort suivent cet appel ; sublime et dernier témoignage du dévouement à la patrie.

Au même instant, sur le front du régiment d'Auvergne on entend le bruit du fer qui heurte le fer.

D'Assas est mort ! Ils jurèrent de le venger.

« C'était un brave officier, dit M. de Castries d'une voix grave en se découvrant ; il aura des funérailles dignes de

sa mort. Monsieur de Millé courez au parc, vous y prendrez quatre pièces que vous ferez mettre en batterie à notre extrême gauche, en avant de l'escadron de M. de Gyllembourg. Monsieur de Rochambeau, monsieur de Lussan, à Auvergne et Piémont l'honneur d'arrêter l'ennemi. Souvenez-vous qu'ils doivent servir de rempart à l'armée."

Aussitôt tous s'ébranlent, les masses, jusqu'alors immobiles, se resserrent et se déploient dans l'ombre, en faisant trembler la terre sous leurs pas pressés et retentissants. Auvergne et Piémont font un changement de front à gauche, et commencent un feu roulant sur la colonne anglo-hanovrienne dont la position exacte se trahit par le nuage lumineux dont elle-même elle s'enveloppe. Le marquis de Castries, qui s'est porté en avant, peut juger de sa profondeur et de sa force par la longue file des bonnets de ses grenadiers.

Au même instant la fusillade s'étend vers la droite : une autre colonne a traversé le canal, entre Clostercamp et Rhinberg ; elle attaque les brigades de Normandie et de Latour-Dupin. Mais cette nouvelle attaque inquiète peu M. de Castries ; les Français, couverts par des haies et des clôtures, la repousseront sans peine. Toute son attention se porte sur sa gauche : il attend avec impatience les pièces qu'il a fait chercher par M. de Mile.

Elles arrivent en toute hâte, et le feu commence : l'ennemi s'arrête. Ici est la victoire ou la défaite ; ici le prince héréditaire a porté toutes ses forces ; il veut, ainsi que l'a prévu M. de Castries, tourner la gauche des Français pour la prendre à revers. Le prince détache ses grenadiers pour enlever le canon qui entrave sa marche ; mais M. de Gyllembourg accourt avec la gendarmerie et force l'ennemi à se retirer.

Les Anglo-Hanovriens redoublent d'efforts et cherchent à écraser leurs adversaires : leur feu devient plus en plus vif et nourri.

Mais Auvergne et Piémont sont de vaillants lutteurs ; ils l'ont juré, ils venant d'Assas et ne perdent pas un pouce de terrain : les balles, les boulets, qui ébranlent l'air de leurs vibrations métalliques, passent dans leur rangs par

de larges trouées. Le soldat mort est soudain remplacé. Pas un mot, pas un cri ne sort de ses lèvres serrées par la plus opiniâtre des résolutions : coude à coude, épaule contre épaule, arc-boutés l'un sur l'autre, ils n'ont plus d'autre geste que en joue et feu ! Les sergents seuls, l'arme au bras, parcourent la ligne de bataille en répétant d'une voix grave : "Serrez vos rangs !" Mots imposants, mots lugubres, mots magiques et glorieux qui font d'Auvergne et de Piémont un rempart vivant qui repare de lui-même les brèches que lui fait la mort.

L'ennemi tente alors de les écraser par le nombre : on voit une masse énorme avancer rapidement dans l'ombre. En ce moment plus de fusillade : on entend le cliquetis du fer, des cris de douleur, des cris de colère ; et puis la masse noire recule en désordre, en tumulte, laissant derrière elle des ruines effrayantes ; elle se perd dans la nuit : bientôt elle apparaît encore au milieu d'un nuage de feu.

Dieu soit loué ! voici le jour. Le marquis de Castries peut calculer le résultat de cette lutte de trois heures. D'Auvergne, il ne reste que d'héroïques débris ; M. de Rochambeau, blessé, les commandant encore soutenus sur l'épaule de deux grenadiers. Piémont est presque aussi maltraité. Les deux régiments n'ont pas perdu un pouce de terrain. L'ennemi, de son côté, a souffert ; son feu se ralentit, il a aussi conscience de l'inutilité de ses attaques : c'est le moment de forcer la victoire par une action énergique.

Encore un effort. Auvergne et Piémont, soutenus par Normandie et Latour-Dupin, attaqueront la tête de la colonne anglo-hanovrienne, Alsace et la Couronne se jetteront sur ses flancs, tandis que Bouillon et d'Espagny se porteront sur Clostercamp. Aussitôt les tambours battent la charge, les officiers lèvent leurs épées, un formidable cri de "Vive le roi !" sort de toutes les poitrines. En avant ! Tous s'élancent au pas de course. La colonne anglo-hanovrienne, ouverte de toutes parts, recule, tourbillonne.

bonne et cherche en vain à renouer ses tronçons épars. Les Français se jettent dans les larges trouées, l'ivresse du combat s'empare des âmes en ce moment terrible où la baïonnette s'abreuve de sang. Les rangs se désunissent et s'ouvrent chacun choisissant son adversaire pour une lutte suprême. Au milieu de la confusion on n'entend plus la voix des officiers. Cette masse ardente, où Français, Anglais, Brunswickois sont confondus, roule péle-mêle dans la bruyère de Campersbrouck, laissant une longue traînée de morts et de mourants.

Tout à coup un ouragan de fer et de chevaux tombe sur la brigade Normande et la Tour-Dupin. Ce sont les escadrons anglo-hanovriens que le prince Ferdinand a lancés pour arracher son infanterie haletante et brisée des mains des Français. Les deux régiments plient sous ce choc inattendu, se rejetant en arrière en cherchant à regagner les enclos où ils espèrent échapper au sabre des cavaliers. Le marquis de Ségur, qui dirigeait l'attaque; en cherchant à les railler, est blessé et fait prisonnier; M. Féruse d'Escar, colonel de Normandie, frappé d'un coup de feu, doit la vie au dévouement de ses soldats; tout semble perdu!

M. de Castries se met alors lui-même en tête de sa cavalerie qu'il entraîne rapidement sur le flanc des escadrons ennemis. Il les charge, il les culbute et les ramène, haut l'épée, au bord du canal; les uns s'y noient, les autres jettent leurs armes.

La retraite du prince de Brunswick devient alors fort pénible. Poursuivi par l'infanterie française qui le suit pas à pas, harcelé par la cavalerie qui vient sabrer ses grenadiers jusque dans les rangs, il ne peut repasser le canal qu'en laissant ses canons et un grand nombre de morts, de blessés et de prisonniers.

Il était neuf heures du matin; les troupes étaient harassées; M. de Castries fit sonner la retraite.

Les escadrons qui avaient achevé la victoire se rallièrent autour du chef qui les avait conduits si vaillamment; ses cavaliers se tenaient fièrement en elle; les chevaux, les naseaux ouverts, de flanc haletant, la tête haute, écou-

taient les derniers bruits du combat qui s'éloignait.

Un pâle rayon du soleil, perçant la nue, éclairait le champ de bataille, que M. de Castries visitait pour juger de l'étendue de sa victoire. Sur le front des régiment, il était accueilli par les témoignages d'une joie et d'un enthousiasme ineffable, aux cris de "vive le roi!" Spectacle enivrant, celui d'une armée qui vient d'inscrire un nouveau nom au livre d'or de sa patrie!

Devant le régiment d'Auvergne, il s'arrêta plein d'admiration: quelques soldats reformaient leurs rangs autour des drapeaux mutilés et des guidons réunis en faisceaux. Les figures noircies par la poudre, les yeux étincelants, les uniformes déchirés, les armes tordues avaient des aspects étranges. Les sergents, leurs carnets à la main, faisaient l'appel; à de longs intervalles une voix répondait à son nom. La terre, couvertes des habits blancs d'Auvergne, disait éloquemment ce que les autres étaient devenus. M. de Castries regarda quelques moments sublimement appel des morts et, se tournant vers MM. de Branyski, de Krethler et d'Altorp, officiers étrangers qui étaient dans son état-major: "Voilà, messieurs, leur dit-il, comment un régiment français prouve son honneur."

A quelques pas de là, un officier dont la figure était traversée par un superbe coup de sabre étanchait avec son mouchoir de batissé le sang qui coulait de sa blessure.

"Est-ce vous, mon cher d'Acigny?" demanda le marquis, ayant peine à reconnaître le brillant chevalier.

— Hélas! oui, mon général. Le drôle qui tenait cet étendard m'a accommodé de cette façon, répondit le chevalier d'un ton de douleur tragique, en montrant un drapeau ennemi.

— Voilà une balafre qui vous vaudra bien des succès à la cour."

En ce moment, avec un murmure plein de respect, les soldats d'Auvergne rompirent leurs rangs et coururent au-devant d'un groupe de grenadiers qui rapportaient sur leurs fusils croisés le corps d'un officier.

C'était le chevalier d'Assas qu'ils étaient allés chercher à l'endroit où il

était tombé. M. de Lourmel, couvert de sang lui-même conduisait les funérailles de son ami.

M. de Castries et son état-major mirent pied à terre pour rendre un dernier hommage à l'héroïque soldat.

Une expression de sérénité divine était répandue sur son mâle visage et dans ses yeux encore ouverts qui regardaient le ciel. Le cœur avait cessé de battre, et de ses plaies béantes coulaient encore des flots de sang qui laissaient sur le sol une longue trace dont la foule s'écartait avec respect. Noble sang ! semence de héros !

Le cortège passa devant Piémont.

Le colonel d'Esparbès de Lussan, le chevalier de Kerdanio, M. de Trestandam et quelques autres s'avancèrent alors, sollicitant pour tous la faveur d'honorer aussi celui qui venait d'immortaliser son nom et son drapeau.

« Messieurs d'Auvergne, dit le colonel de Lussan, nous avons à réparer bien des torts envers vous. Nous savons maintenant nos injustices ; si nous les ignorions encore, cette noble victime suffirait pour nous apprendre quels hommes nous avons méconnus ! »

Auvergne hésitait encore.

Mais Henri tendit avec effusion ses deux mains aux officiers de Piémont.

Aussitôt tous les bras s'ouvrirent, toutes les mains se serrèrent, tous les yeux étaient humides. Ce fut un véritable délire. Auvergne et Piémont s'aimèrent à un instant pour tout le temps qu'ils s'étaient haïs.

Lorsque M. de Castries rentra dans sa tente, Juméli n'y était plus.

On trouva son corps horriblement mutilé, à quelques pas en avant de la ligne qu'Auvergne avait si vaillamment défendue.

A. FIÉVÉE,

UN PAIR D'ANGLETERRE.

(Suite.)

XVI.

« Il nous restait deux enfants.

« Pleins de la vivacité de leur âge, ils finirent par oublier les anciens compagnons de leurs jeux ; mais Céline ne se consola jamais.

« — J'aurai mené une vie inutile, disait-elle, je mourrai sans enfants ! Le bonheur d'une mère n'est-il pas dans ces chères petites créatures, dans leur avenir, qui est son but et son espoir ? Et je perdrai tous les miens !

« Exactement à la même époque, notre troisième enfant tomba malade. Céline fut aussitôt en proie au désespoir. Quel plus affreux spectacle, pour un mari que celui de la meilleure des femmes, penchée sur le lit d'un enfant, auquel tous ces soins sont inutiles, et qui cependant persiste, dans un dévouement de toutes les heures, de toutes les minutes, de tous les jours, de toutes les nuits !

« Le sort de notre dernière fille ne fut pas plutôt fixé que Céline me dit d'une voix brisée :

« — J'ai encore un devoir à remplir sur la terre, celui de soigner, quand le moment viendra, le dernier fils qui nous reste. Il est destiné à suivre les autres, à mourir comme ils sont morts !

« Ce fatal pressentiment ne semblait pas devoir se vérifier. Mon dernier fils avait l'enfance la plus heureuse. Il ne pensait que rarement aux sœurs et au frère qu'il avait perdus, tandis que sa pauvre mère commençait elle-même à ne pouvoir plus lutter contre la douleur qui la minait. Elle ne pouvait ni manger ni dormir, et chaque jour elle sentait son mal augmenter.

« Avant qu'elle fut devenue trop faible, elle me fit appeler un jour à côté de son lit pour m'exprimer ses derniers vœux.

— Mon bien-aimée Richard, me dit-elle il nous reste encore un enfant : sois tendre pour lui, veille sur lui ; sois en même temps pour lui un père et une mère. Peut-être seras-tu plus heureux que moi dans les soins que tu lui donneras. Tu es un homme, tu as une énergie que je n'ai pas. Tu as supporté toutes ces pertes que moi je n'ai pu supporter. C'est donc à ton courage d'homme que je lègue le soin de notre dernière et seule espérance. Puisse-tu être moins malheureux que moi ! Que Dieu bénisse mon mari et mon enfant !

Céline se trompait. Je ne versais point de larmes ; mais comment exprimer mes souffrances ? Je conservais une apparence de calme et d'énergie ; hélas ! il était impossible que ma femme souffrit tout ce que je souffrais ? Elle voyait le cours des événements, mais moi seul en avait la clef ! Pour elle il y avait là une suite inouïe de malheurs ; moi, j'y voyais la main de Dieu ! C'était justice que celui qui avait dépouillé le fils orphelin de son frère restât lui-même sans enfants, que celui qui avait volé l'héritage de son frère n'eût point d'héritiers de son propre sang ! Tous ces être innocents, ma femme et mes enfants, périsaient ; j'en étais la cause. Ils sont morts les uns après les autres, et je suis resté pour raconter cette lamentable histoire.

Quand toute ma famille, à part mon plus jeune fils, eut péri, et que je me sentais seul avec lui, je ne puis dire le désespoir qui m'accabla. Mon malheur, la malédiction qui était tombée sur moi, m'avaient paru intolérables : je m'étais marié ! J'avais cru qu'en m'entourant des objets les plus chers au cœur de l'homme, j'allégerais le poids de mes remords et je me rendrais la vie moins amère. Dieu ne l'avais point permis ! Ou s'arrêterait sa justice ? Quelle borne mettrait-il au châtiment ?

Le cœur brisé, j'avais déposé les restes de ma dernière fille près de la tombe de sa sœur et de celle de son frère, et j'étais remonté de cette étroite prison des cercueils, dans les salons et sous les riantes du château de mes ancêtres, pour que, deux mois après, le même royaume s'ouvrit encore une fois et reçut

le corps de leur mère ! Mon fils et son précepteur suivirent les funérailles ; le pauvre enfant se trouva mal sur les marches du caveau.

Je restai seul dans ma chambre, livré à toute l'amertume de ma douleur. Je souhaitai un instant de mourir. Mais j'avais encore un devoir à remplir, un devoir que Céline m'avait légué sur son lit de mort, et je résolus de vivre pour m'en acquitter.

XVII.

C'était un soir d'automne, quelques semaines après la mort de celle qui avait été, pendant quinze ans, la joie de mon foyer et ma consolation dans mes peines. La journée avait été lourde, orageuse, et quelques gouttes de pluie étaient tombées vers le soir. Je me livrais à la mélancolie profonde de mes souvenirs ; je songeais à Céline, au fils qui me restait encore, j'avais causé avec cet enfant, nous avions parlé de sa mère ; je voulais me flatter qu'il vivrait, et que je serais plus heureux qu'elle dans les soins que je lui prodiguerais ; je l'avais embrassé et je l'avais envoyé de bonne heure prendre le repos de la nuit, quand mon domestique vint m'annoncer qu'un étranger demandait à me parler.

— Il m'a chargé de dire, ajouta-t-il, qu'il arrivait de Florence, et que Votre Seigneurie savait de quoi il s'agissait.

Il est inutile de dire que ce visiteur mystérieux était Clouderley. Au bout de quelques minutes, j'ordonnai qu'on l'introduisit dans mon cabinet.

Clouderley, depuis qu'il était sur le continent, avait pris des mesures pour être informé de ce qui se passait dans l'intérieur de ma famille. Un ancien camarade d'école, avec lequel il avait renoué connaissance, et qui habitait à peu de distance de mon château, se trouvant avec lui en correspondance réglée, lui donnait en échange des nouvelles d'Italie, d'Allemagne qui intéressaient sa curiosité, ce qu'on pourrait appeler les nouvelles de la localité. Clouderley connaissait donc les tristes vicissitudes de ma vie.

« C'est ainsi qu'il y avait appris la mort de mon fils aîné et de sa sœur. Il n'avait su les autres malheurs dont j'avais été frappé que depuis son arrivée en Irlande.

« Il y avait vingt ans que je ne l'avais vu. Cette longue période de temps avait laissé son empreinte sur nos traits. Nous nous étions quittés jeunes, nous nous retrouvions, entrés dans l'âge mûr.

« Clouderley n'était plus le même homme. Il y avait dans son ton, dans ses manières, un changement remarquable. Une vie d'indépendance lui avait donné une certaine dignité qu'il n'avait pas, autrefois, et ses relations avec la bonne société italienne une grâce qui lui était étrangère. Il vint droit à moi, avec une assurance à laquelle je ne me serais pas attendu.

« Je n'ai pas besoin de dire que le changement qui s'était opéré en moi était d'une tout autre nature.

« A l'époque où nous nous étions séparés, le démon de l'orgueil et de l'avarice, était déjà entré dans mon cœur, mais il n'avait pas eu le temps encore de me marquer à son empreinte. Aujourd'hui que j'avais vieilli avec la pensée du mal, que le remords et la honte avaient habité vingt ans dans mon cœur, mon regard n'était plus le même; triste et inquiet, il avait de la peine à se fixer, comme s'il avait toujours craint les soupçons des hommes, dont il aurait voulu fuir la présence. Mon teint était devenu d'une rougeur uniforme, comme il arrive quand la santé est altérée par une souffrance morale qui, réagissant sur le physique, ôte l'appétit et trouble le sommeil.

« Dès que je le vis entrer :
— Vous ici ! lui dis-je du ton le plus haut et le plus ferme que je pus prendre. Vous avez donc oublié nos conventions ? Jamais vous ne deviez paraître en Irlande.

« — Je ne suis pas venu de Florence dans le sud de l'Irlande, répondit Clouderley, sans avoir réfléchi à la résolution que je prenais. La longueur même du voyage doit vous prouver que je ne retournerai pas en Italie sans avoir reçu, dans la tâche que je me suis imposée. Je suis sous le toit de mon pupille, je n'en partirai que lorsque justice lui

aura été rendue. Écoutez-moi, milord. Nous sommes tous deux coupables. Devant le monde, nous devrions rougir et baisser la tête, si le monde lisait dans nos cœurs ; mais nous nous connaissons, et quelle que soit l'inégalité de nos conditions, le crime a établi entre nous une triste égalité. Un jour nous fîmes une convention diabolique. Chez moi, l'oubli des lois saintes qui font les familles et les sociétés a été court ; j'ai expié ma faute par un long et constant repentir ; j'ai cherché par tous les moyens en mon pouvoir à réparer mon injustice. Pour vous, il y a vingt ans que vous jouissez avec impunité de votre crime ; vous n'avez pas songé à rendre au fils de votre frère ce qui lui appartient. Cette violation, cette usurpation des droits les plus sacrés doivent avoir une fin ; et je suis venu pour que justice soit faite sans retard. La réparation doit être complète et sans réserve, votre neveu approche de sa majorité vous devez le savoir : il n'y a donc plus à reculer, il faut que ces biens, ces revenus, ce château, ce titre, soient restitués au légitime possesseur !

« Ainsi parla Clouderley avec une logique impitoyable, en me faisant boire jusqu'à la lie la honte de mon crime. Qu'avais-je à répondre à Clouderley, moi, patricien, d'une antique famille ; moi qui avais tenu l'épée non sans gloire ? Rien, absolument rien !

« Il me fallait tout entendre, tout supporter. Clouderley me faisait courber la tête. Que pouvait-il faire ? Avait-il trouvé un moyen légal de m'enlever tout ce que je possédais ? Je l'ignorais ; ce qu'il y avait de certain, c'est qu'il pouvait m'insulter, non seulement dans ma propre maison ; mais que dans le monde il pouvait raconter cette odieuse histoire, me faire montrer au doigt par le premier paysan et me livrer au mépris de tous les passants. Plût mourir que d'endurer une telle honte ! Mais la mort serait-elle pour moi un refuge ? Je laisserais après moi un nom souillé et ce fils que j'avais conservé jusque-là, aurait le déshonneur pour héritage.
« Je fus forcé de m'abaisser devant l'homme qui était devenu le maître de mon honneur et de celui de mon enfant.

— Clouderley, lui dis-je, je serais heureux si je pouvais revenir sur le passé. Oh ! pourquoi ne puis-je me retrouver à l'époque où je fermai les yeux de mon frère. Mais que me demandez-vous aujourd'hui ? Vous voulez qu'à la face du monde je d'ésonhore tout mon passé, je me déclare l'usurpateur des biens dont je me suis présenté comme le légitime propriétaire ? Cela est-il possible aujourd'hui ? Songez-y d'ailleurs. Toutes les preuves légales sont en ma faveur, rien ne saurait les ébranler. Et quel intérêt auriez-vous à les attaquer ? Votre fils adoptif est heureux maintenant le serait-il dans une autre position ? Vous louez sa docilité, son caractère aimable et généreux, sa félicité serait-elle plus grande s'il possédait cet héritage pour lequel il était né ? De quoi s'agit-il, en effet ? d'infliger au nom de Dauvers et d'Alton une honte éternelle. Cette honte retomberait sur votre pupille lui-même ! Si vous éprouvez à l'égard de la rente que je vous sers la même inquiétude, et que vous craignez de laissez votre pupille sans ressources. après vous, rien n'est plus facile que de lui assurer cette rente par les dispositions, les plus irrévocables. Contentez-vous d'un tel arrangement, et ne me demandez pas de signer ma honte ? Vous exercez sur moi un terrible pouvoir, Clouderley ; usez-en avec modération. Souvenez-vous que je suis le frère de celui qui fut votre bienfaiteur, et dont vous avez toujours respecté le nom. Allons, Clouderley, ne vous laissez pas entraîner par une passion, même par une passion généreuse, et n'entreprenez pas une lutte qui ne peut avoir, qu'elle qu'en soit l'issue, qu'un résultat funeste. Souvenez-vous que vous-même vous avez partagé ma faute et recueilli les avantages du contrat qui nous lie ; craignez, en me trahissant, de vous trahir vous-même ! Craignez, en me livrant, de vous livrer.

— J'avais mis toute mon âme, toute l'énergie dont j'étais capable dans ces dernières paroles. Clouderley resta muet pendant quelques instants. Il était évident que mes paroles avaient porté coup. Mon complice était ébranlé.

— Peu à peu cependant il se remit.

— Il ne s'agit point ici de moi, dit-il, et de la faute que j'ai commise. Je m'en repens jusqu'au fond du cœur. Le passé n'est plus en notre pouvoir ; mais l'avenir appartient à notre volonté ; et je veux expier les erreurs du passé par une conduite toute différente. Ce n'est ni à vous ni à moi de décider quel peut être le sort le plus heureux pour le fils de votre frère. D'après les lois de tous les pays civilisés, il y a des droits que nous devons respecter. Qu'il recouvre ces droits, et nous aurons fait à son égard notre devoir. Je suis peut-être son seul ami dans le monde. C'est à moi qu'il est confié. Je ne vis que pour lui ; je n'ai qu'une idée, celle de le rétablir dans son héritage. Jamais je n'abandonnerai cette mission sacrée ; aucun motif, aucune tentation, ne me feront dévier de ma route ; et j'entends dans mon cœur une voix qui me le dit, je réussirai. Julien sera connu comme baron d'Alton et comme Dauvers ; il sera seigneur de ce domaine et du plus beau domaine encore de l'île d'Axholm.

— Pour toute réponse je secouai la tête d'un air qui lui montrait bien que je repoussais ses injonctions, et que je ne cédaï point à ses menaces.

— C'est bien, dit-il ; tout ce que je voulais, c'était de m'entendre avec vous pour accomplir ensemble une sainte résolution. Nous nous sommes entendus pour commettre un crime inoui. Mon plus vif désir eût été de vous trouver prêt à concourir à la réparation de cette iniquité criante. Mais, si vous me refusez votre concours, cela ne me détournera pas de mon but. Comment y marcherai-je ? peu importe. J'y marcherai. Je ne ferai rien sans réflexion et sans conseil. Mais je ne perdrai point de temps. J'agirai avec promptitude, parce que mon plan aura été bien combiné. Ne vous regardez donc pas comme à l'abri du danger. Votre ruine arrivera quand vous vous y attendrez le moins. Dieu vous surprendra comme ce voleur dont parle l'Évangile, pendant la nuit ; et, puisque vous refusez ce que je vous propose, vous pouvez compter que je n'aurai aucun égard pour

vous, et que vous n'aurez à accuser que vous-même des conséquences de votre refus.

“ Il dit tout cela avec une impétuosité et une passion extraordinaires. Après avoir ainsi parlé, il s'élança hors de la chambre et quitta le château.

“ Je restai quelque temps immobile, sous le coup de mes émotions. Si j'avais osé, j'aurais fait à Clouderley bien des questions. J'aurais voulu soulever le voile qui pouvait me cacher plus d'un secret. J'avais paru croire que Julien ne savait rien de sa véritable naissance et de ses droits. Mais, au fond, qu'en était-il ? Clouderley, dans l'ardeur de son dévouement pour lui, ne lui avait-il jamais rien dit ? N'avait-il confié ce dangereux secret à personne ? Il avait dit qu'il n'agirait point sans mûre réflexion et sans conseil ; qui avait-il l'intention de consulter ? Ferait-il lui-même un mémoire, ou chargerait-il quelqu'un de le composer ? J'aurais donné tout au monde pour le savoir ; mais je ne pouvais interroger personne sur ce secret redoutable, c'est à peine si j'osais y songer.

“ Dans le monde entier y avait-il un misérable aussi malheureux que moi ? Y en avait-il un qui eût voulu échanger son sort contre celui du propriétaire de la baronie d'Alton et du successeur des comtes de Danvers ? Cependant je demeurai inflexible dans ma résolution. Je ne voulais pas être l'instrument de ma propre honte et de la ruine de mon fils que j'adorais, lui le dernier survivant de la famille qui m'avait entouré, lui qui, pour cela même, m'était mille fois plus cher que jamais.

XVII

“ Le hasard seul m'apprit, au bout de quelques jours, le départ soudain de Clouderley pour l'Italie.

“ Il avait fait un voyage de près de sept cents lieues, et il devait rester plusieurs mois absent, s'il était nécessaire.

“ Mais, il venait de recevoir la nouvelle de la mort d'Endoxie, qui l'avait consterné, et du départ subit de Julien, qui, au bout de quelques jours d'une profonde douleur, avait quitté Florence.

“ Clouderley avait eu des rapports assez fréquents avec un des secrétaires du charge d'affaires d'Angleterre, qui aimait beaucoup Julien ; à lui seul il avait confié, non pas son secret, mais le nom de l'endroit où il se rendait en Irlande, et l'avait prié, dans le cas où il arriverait chez lui quelque événement extraordinaire qui réclamerait sa présence, de l'en prévenir par une lettre adressée poste restante au village d'Alton.

“ Le vaisseau sur lequel Clouderley s'était embarqué pour l'Irlande avait éprouvé beaucoup de retard ; il en résultait que la lettre qui le rappelait à Florence était arrivée avant lui au village d'Alton.

“ Un double coup le frappait, la perte d'Endoxie et la disparition de Julien.

“ Le secrétaire de M. Fitzroy ne pouvait lui dire où le jeune homme était allé. Julien, après s'être livré à la plus violente douleur, n'avait plus fréquenté d'autre personne que Francesco, dont le correspondant de Clouderley n'avait jamais eu bonne opinion.

“ Francesco était tout autre que Clouderley n'avait pu le penser. La position de ce jeune Italien, n'était plus la même qu'à l'époque où Julien avait d'abord fait sa connaissance. La princesse Violante, belle-sœur du grand-duc, était morte en 1731, quand Julien avait douze ans, et, à dater de cet événement, Bernardino n'avait plus figuré, comme autrefois, dans les brillantes sociétés de Florence, et il n'avait survécu que sept ans à sa protectrice ; sa mort, en privant son neveu de tout conseil, comme de tout appui, avait jeté celui-ci dans une société toute nouvelle.

“ Parmi les plus intimes compagnons de Francesco était Federigo, comte de Camaldoli. Il y avait beaucoup de séduction, il est vrai, dans la personne du comte. Il semblait fait pour les salons du grand monde. Ses traits étaient remarquablement beaux, et ses manières faciles et aisées avaient une distinction particulière. C'était un excellent danseur et le meilleur cavalier de l'Italie. Mais celle de ses qualités qui exerçait le plus d'attrait sur les jeunes gens, c'était son courage, un courage qui tenait de l'audace, qui allait jusqu'à la témérité,

qui non-seulement n'évitait pas le péril, mais le recherchait.

« Julien fut aussitôt séduit par le caractère de Federigo, et crut voir réalisées en lui toutes les idées qu'il s'était formées d'un homme accompli, d'un héros peut-être, si les circonstances lui permettaient de se montrer tel qu'il était.

« Sans doute Julien avait conçu un vif attachement pour Francesco; mais l'admiration que lui inspirait le comte de Camaldoli était d'une tout autre nature. Il lui semblait que Francesco aurait pu, s'il s'était livré à cette poésie qu'il dédaignait, briller comme son oncle dans un salon; mais Camaldoli, quand il le voyait s'élançer intrépide sur le coursier qu'il domptait, le faisait penser, avec sa fière et intelligente figure, aux seigneurs qui suivaient Charlemagne, ou bien à quelque héros de l'ancienne Grèce ou de Rome. Francesco était dans son cadre à Florence, en Italie; le comte, suivant Julien, aurait été partout un homme remarquable.

« Il y avait dans Francesco, dans la société qu'il fréquentait, des sentiments, des traits de caractère et de mœurs qui froissaient les idées de Julien; il s'en inquiétait au point qu'il était au moment de confier ses craintes à Eudoxie peu de jours avant celui où elle était tombée malade et où il l'avait perdu. Francesco, qui tenait beaucoup à Julien, dont le caractère enthousiaste et élevé exerçait une véritable séduction sur tous ceux qui l'entouraient, lui montra une si vive sympathie dans sa douleur, qu'il regagna sur lui une grande partie de son influence; mais jamais le moindre soupçon, jamais la moindre crainte ne s'étaient élevés à l'égard du comte, dans l'esprit de Julien. C'est que Federigo n'avait jamais érigé en système les maximes du vice ou de l'impunité; jamais il ne s'était montré un fanfaron du libertinage, et, au lieu de railler l'enthousiasme de Julien pour toutes les nobles et grandes idées, il l'avait plutôt encouragé.

« Après la mort d'Eudoxie, Julien s'était d'abord enfermé dans la maison de Clouderley, de son père, comme il le pensait. Il était tout entier à sa douleur, à ses larmes. Mais Francesco

était venu le chercher et l'avait entraîné dans le palais du comte, un des plus magnifiques de Florence.

« Bientôt Julien avait passé presque toutes ses journées avec ses deux amis. D'autres jeunes gens formaient la cour du comte, et cette société brillante offrait une distraction naturelle au vif et poignant chagrin que Julien avait si récemment éprouvé. L'âme du jeune homme était comme une plante qui tend à se redresser après l'orage, et Julien, sans se rendre bien compte de ses impressions, ressentait le besoin de secouer la douleur qui l'avait accablé, comme un lourd fardeau que sa vive nature ne pouvait longtemps porter.

XVIII.

« Clouderley avait prévenu Julien qu'il serait sans doute plusieurs mois absent. Celui-ci était donc seul, bien seul, puisqu'il avait perdu Eudoxie, funeste événement que rien n'avait pu faire appréhender; car, au moment du départ de Clouderley, la santé de sa femme n'inspirait pas la moindre inquiétude. Il arrivait que Julien, à peine âgé de vingt ans, se trouvait complètement livré à lui-même, à ses inspirations; à ses admirations; à ses entraînements de jeune homme.

« A cet âge, il y a quelquefois une incroyable surexcitation dans les idées; on aspire à sortir du cadre ordinaire de la vie; tout paraît étroit; et l'existence qu'on a menée jusque-là semble une prison d'où l'on ne cherche qu'à sortir le plus promptement possible. C'est l'âge de la confiance présomptueuse. Les meilleurs esprits, ceux qui, plus tard, regretteront ces enthousiasmes stériles et ces premiers emportements d'un orgueil naïf et sans expérience, s'y laissent entraîner. Julien était plein de cette humeur inquiète. Il éprouvait je ne sais quel plaisir à s'absenter des journées et des nuits entières de la maison de Clouderley, qui était pour lui la maison paternelle. Il n'avait pas les ressources des conseils et des lettres de celui-ci, puisque Clouderley n'avait pas voulu, avant le succès qu'il espérait obtenir, lui faire connaître le but de son voyage et la partie de l'Angleterre où il

se rendait. Eudoxie ne devait point paraître en avoir connaissance, Clouderley craignait cette indiscretion si naturelle à la jeunesse, il voulait que sa visite au château d'Alton fût une surprise. Il comptait que l'effet en serait d'autant plus irrésistible quelle aurait quelque chose d'inattendu. Deux personnes savaient donc seules où il était, Eudoxie, sur les lèvres de laquelle la mort venait de mettre son sceau, et M. Milner, le secrétaire du chargé d'affaires d'Angleterre.

« Comme tous ceux qui entreprennent quelque chose de difficile et d'extraordinaire, Clouderley avait résolu de ne négliger aucune des précautions de nature à en assurer le succès.

« Le secrétaire de M. Fitzroy, qui avait pris un véritable intérêt à Julien, et auquel Clouderley l'avait d'ailleurs vivement recommandé, était venu plusieurs fois le voir depuis la mort d'Eudoxie. Il apprit que ce jeune homme, dont les habitudes étaient autrefois régulières, ne paraissait plus dans la maison paternelle, au grand désespoir de la vieille bonne qui l'avait élevé, et qui ne cacha pas à M. Milner toutes ses appréhensions sur la société que fréquentait Julien. Elle avait vu, entendu Francesco, qui, devant la vieille bonne de son ami, ne s'était pas cru forcé à beaucoup de dissimulation, et elle avait été effrayée du cynisme de ses idées en toutes choses.

« — Ah ! monsieur Julien, lui disait la vieille et fidèle Paolina, si votre père entendait ce jeune homme, si votre mère l'avait entendu !

« Julien écoutait bien un instant Paolina ; mais Francesco, qui s'était aperçu de l'antipathie assez vive qu'il avait inspirée à cette femme, avait pris le parti de la tourner en ridicule devant son ami, et de lui demander si, à son âge, il avait encore besoin d'être gouverné par une vieille bonne. Or, à l'âge où était Julien, il n'y a pas de crainte plus grande que celle du ridicule, de plus grand besoin que de constater son indépendance devant les gens de son âge.

« M. Milner, qui était un homme sérieux, et qui se serait intéressé par devoir à un compatriote, quand même il

l'aurait peu connu, se préoccupa de cette absence de Julien, que Clouderley lui avait recommandé d'une manière toute spéciale, et de la société qu'il pouvait fréquenter. Outre un sentiment d'honneur et de devoir, il avait envers le voyageur une dette de gratitude à payer.

« Il l'avait chargé d'une commission importante. Il s'agissait d'un procès considérable, auquel se rattachaient pour lui de graves intérêts, et qui, engagé depuis longtemps à Londres, semblait ne pouvoir aboutir à une solution. Il y avait une démarche décisive à faire auprès du lord chancelier, et Clouderley, qui était d'un caractère entreprenant, avait promis à M. Milner de tenter cette démarche dès qu'il serait arrivé à Londres ; il l'avait faite, en effet ; il en espérait beaucoup de succès, et de Londres il en avait immédiatement prévenu M. Milner.

« Or ce dernier venait précisément de recevoir la lettre où Clouderley lui donnait cette nouvelle quand il rencontra Julien dans les rues de Florence.

« M. Milner, qui était un homme d'un âge mûr, se sentait soutenu et autorisé par une sorte de mandat paternel ; Clouderley avait même dit à Julien, en partant, qu'il l'avait spécialement recommandé à M. Milner.

« — Julien, lui dit ce dernier, qui avait voulu prendre des renseignements sur Francesco à la suite des observations que la vieille Paolina lui avait faites, j'ai à vous parler. Vous savez la confiance que votre père m'a montrée en vous recommandant à moi ; je ne veux point la trahir. L'ambassade anglaise n'est pas loin ; venez, nous causerons.

« Julien ressemblait assez à un enfant qui a fait l'école buissonnière, et qu'un professeur est forcé de réprimander. Ce rôle ne lui convenait guère dans les dispositions d'esprit où il était ; mais il n'osa refuser à M. Milner de le suivre.

« Quand ils furent seuls dans le cabinet de ce dernier, où personne ne pouvait les entendre, Milner lui parla avec un sérieux et une fermeté qui allaient tellement droit à la question, que l'esprit indocile du jeune homme fut tout d'abord peu disposé à se soumettre.

Certes Julien aurait écouté avec docilité les conseils de Clouderley et d'Eudoxie ; mais il avait trop d'indépendance dans le caractère pour ne pas résister à ceux d'un étranger. D'ailleurs il avait pris un goût extraordinaire pour la société du comte Camaldoli, et cette société était aussi celle de Francesco.

« Cependant les renseignements que s'était procurés M. Milner était d'une nature grave.

« — Julien, dit-il au jeune homme, j'ai pris des informations, que j'ai lieu de croire très-exactes, sur la société que vous fréquentez, sur Francesco en particulier, qui a changé du tout au tout depuis la mort de son oncle ; ces informations sont tout à fait au désavantage de ces jeunes gens. Les soupçons les plus tristes planent sur la plupart d'entre eux : que sont-ils ? que font-ils ? où vont-ils, quand tout à coup ils disparaissent de Florence ? Leurs mœurs, d'ailleurs, sont connues, et ceux-là mêmes qui paraissent, dans leurs manières, supérieurs à leurs camarades, ne valent pas mieux que les autres dans leur vie privée. C'est, en ce moment, un pays étrange que l'Italie, et l'on affirme qu'il faut quelquefois craindre la main que l'on serre dans un salon. Je n'ai pu découvrir assurément ce que la police de Florence ne sait pas elle-même ; mais je vous dis ce qu'elle soupçonne et ce qu'elle cherche à découvrir. Tenez, Julien, je vais passer une quinzaine de jours à la campagne, venez avec moi, cela abrégera le temps qui peut s'écouler avant le retour de votre père, qui, je ne vous le cache pas, vient de m'écrire, et qui m'écrit à moi seul, vous l'entendez !

« M. Milner parlait avec autorité ; le nom de Clouderley avait toujours une grande influence sur l'esprit de Julien. Il obéit dans le moment, comme s'il en avait reçu l'ordre de celui qu'il regardait comme son père. Il suivit M. Milner à la campagne.

XIX.

« Il faut vivre, comme on dit, avec quelqu'un pour le bien connaître. M. Milner, avec les meilleures intentions du monde, était d'une sévérité excessive.

Il s'y prenait de manière à faire haïr la raison, au lieu de le faire aimer. C'était un Anglais dans toute l'étendue du mot. Il ne comprenait pas la désinvolture italienne. Elle le choquait. Or cette désinvolture, Clouderley, en sa qualité d'Irlandais, l'avait mieux comprise. Clouderley était un méridional, comme Irlandais, et M. Milner un véritable homme du Nord. Il le montra bien à Julien quand il l'eut avec lui à la campagne.

« Il fallait que le jeune homme fût toujours rentré le soir à la même heure. Il ne lui permettait pas d'aller seul à Florence qui n'était qu'à une petite lieue du village où il avait loué une assez vieille maison, dont les portes et les verrous se fermaient de très-bonne heure.

« *Home, sweet home*, disait souvent M. Milner, *there is nothing like home*, ce que l'on pourrait traduire ainsi : Doux foyer domestique, il n'est rien qui te soit comparable ;" mais il ne faut pas que ce foyer soit une prison. Et pour Julien, qui n'avait jamais été habitué à cette existence barricadée et verrouillée, l'hospitalité que lui avait imposée plutôt qu'offerte M. Milner, la surveillance qui l lui faisait subir, prirent les proportions d'un honnête emprisonnement. Julien avait l'habitude de beaucoup parler l'italien, qui lui était au moins aussi familier que l'anglais, et M. Milner, n'aimait que l'anglais, qui était, suivant lui, le langage des hommes, tandis que l'italien ne convenait qu'aux femmes.

« Or, comme je l'ai déjà dit, Julien était arrivé à cet âge où les jeunes gens commencent à prendre rang parmi les hommes. La vie commune avec M. Milner, lui était donc devenue bientôt intolérable. Cette existence tirée au cordeau lui inspirait un incurable ennui.

« En outre il s'indignait de la sévérité presque méprisante avec laquelle M. Milner jugeait le comte Camaldoli, l'objet de son admiration, quoi qu'on pût dire contre lui. Il y avait, suivant Julien, dans l'obstination que mettait M. Milner à lui imposer son opinion à l'égard du comte, dans les expressions de mépris par lesquelles il caractérisait

sa vie privée, une injustice, une tyrannie que le jeune homme résolut de ne pas supporter plus longtemps.

« Cependant M. Milner, qui avait obtenu une prolongation de congé, parlait de rester un mois encore à la campagne, et il avait annoncé à Julien qu'il allait écrire à Clouderley pour lui offrir de le garder encore. M. Milner était seul, en effet, et il trouvait une véritable distraction dans la société de Julien, tandis que celui-ci n'osait lui avouer qu'à force de prendre son plaisir en patience il s'ennuyait.

« — Comment échapper à une telle hospitalité? se dit Julien un jour que M. Milner avait traité le comte Camaldoli et Francesco avec un redoublement de sévérité, après une conversation qu'il avait eue à Florence avec un des directeurs de la police, qui se plaignait beaucoup de l'entourage du comte Camaldoli; comment échapper à une telle hospitalité? A cette question il n'y avait qu'une réponse: à la fuite.

« Julien ne songeait plus qu'à fuir M. Milner comme un pédagogue ennuyeux, insupportable.

« Un jour, Julien parut écouter plus patiemment qu'à l'ordinaire la longue mercuriale que lui adressa M. Milner sur le comte Camaldoli et Francesco, et le secrétaire demeura fort satisfait de l'effet qu'il croyait avoir produit sur l'esprit de son jeune hôte. C'était le soir. Ils se souhaitèrent une bonne nuit et se séparèrent. Mais, après avoir attendu l'heure qu'il avait fixée pour son départ, pour son évasion, Julien prit sa lampe et descendit d'un pied léger. Il alla à l'écurie, où il trouva son cheval; il le sella et le brida, en ayant soin de faire le moins de bruit possible. Il ouvrit doucement la porte et sortit. Mais à peine eut-il gagné la grande route, qu'il mit son cheval au galop.

« Julien respira à pleine poitrine le grand air. Enfin il était libre! S'il avait su l'adresse de Clouderley, il lui aurait écrit sans doute, mais il respectait le mystère dont celui-ci avait voulu envelopper son voyage, quoiqu'il ne pût s'en rendre compte. Il se promettait, d'ailleurs, de se cacher si bien à Florence, s'il y restait, que M. Milner

ne pourrait plus l'y découvrir: une visite à la pauvre Paolina, et il ne paraîtrait plus chez lui.

« Il alla droit, dès qu'il fut à Florence au palais du comte Camaldoli.

« C'était son premier acte d'indépendance.

« A sa grande surprise, il lui parut inhabité. Il frappa plusieurs fois à la porte sans que personne lui répondit. A la fin un vieillard et sa femme, d'assez pauvre apparence se montrèrent et lui demandèrent ce qu'il voulait. Il nomma le comte; ils répondirent qu'il ne le connaissaient pas; la dernière personne qui avait habité le palais était partie, et ils ne pouvaient dire ce qu'elle était devenue; le propriétaire, les avait placés dans ce palais comme gardiens en attendant qu'il trouvât un nouveau locataire.

« Julien à cette nouvelle, se trouva jeté dans une grande perplexité. Il avait eu l'attention de demander à Camaldoli de lui donner l'hospitalité jusqu'au retour de Clouderley. Il chercha Francesco; mais celui-ci, depuis quelque temps, ne demeurait plus que dans le palais du comte.

« Qu'allais devenir Julien? Il se voyait tout d'un coup comme abandonné dans cette ville où il avait été si heureux avec Clouderly et Eudoxie, où il avait eu tant d'amis, et il se mit à parcourir les rues populeuses de Florence avec ce sentiment de profonde tristesse qu'on éprouve quand on se voit seul dans une ville où l'on ne connaît personne et où chaque passant vous considère comme un étranger.

« Julien était sous cette impression, qu'il éprouvait avec d'autant plus de vivacité que son extrême jeunesse lui rendait l'isolement plus insupportable, lorsqu'il aperçut Francesco. Il fut transporté de joie à sa vue et l'accosta aussitôt. Il lui raconta l'histoire de sa reclusion chez M. Milner et de la tyrannie domestique qu'il avait eu à subir.

« — Et Camaldoli, ajouta Julien, où est-il donc? Je suis allé à son palais. Personne. Je me trompe, j'ai trouvé un vieillard et sa femme, qui semble n'avoir jamais entendu parler de lui.

— Camaldoli? reprit Francesco on ne t'a pas dit qu'il était allé passer quelque temps dans sa résidence des Apennins, où je dois le rejoindre avec quelques amis? Je suis sûr, Julien, qu'il serait fort heureux de te voir.

— Julien n'avait pas besoin d'être beaucoup pressé pour se rendre à l'invitation que lui faisait Francesco au nom de Camaldoli.

— Ah! ce sera charmant, dit-il; moi qui aime tant la poésie des montagnes, les grands rochers, et cette vie de la nature où l'on respire librement! A la bonne heure! Merci, Francesco. Tu ne crois pas que je le général Fedérigo?

— Ah! bien oui! Je t'assure qu'il y a de la place autour de lui, et que tu ne le gêneras pas le moins du monde!

— Merci encore, Francesco! Je savais bien que tu étais mon ami! Et quand partirons-nous?

— Mais ce soir, si tu veux.

— Convenu! — Un voyage dans les montagnes, dans les Apennins; une vie d'aventures; c'était précisément ce qu'il fallait à Julien. Enfin il allait commencer à voir le monde, à voler de ses propres ailes! Il aurait autant aimé, peut-être un voyage sur mer, avec l'espoir de quelque tempête; mais, à défaut des flots écumeants et de l'immensité des eaux, il se contentait des montagnes, dont les cimes se perdaient dans les nues; ne faut-il pas toujours un peu d'immensité et d'infini à la jeunesse, quoiqu'elle ait la prétention quelquefois, d'avoir l'esprit assez fort pour ne comprendre ni l'un ni l'autre?

— Francesco et Julien était liés ensemble; le premier avait donc fait cette invitation à un ancien camarade sans y avoir beaucoup réfléchi, quoique peut-être avec une arrière-pensée.

(A continuer.)

LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement: un an \$1 un numéro 5 centimes.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement franco à M. J. B. BOURDEAU, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements:—

M. Z. Chapeleau, Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.
M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim Haute-Ville, Québec.

M. M. Duchesneau, St. Jérôme.
M. Cyrille Chaput, L'Assomption.

M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.

M. Charles Royer, Trois-Rivières.
M. I. Bourguignon, St. Jean d'Iberville.

M. L. A. Derome, Joliette.
M. A. Cadieux, Varennes.

M. C. Thérien, St. Isidore.
M. N. Dorais, St. Urbain Premier.

M. N. Picard, Laprairie.
M. L. H. Lufleur, Yamaska.

M. F. X. Collette, Verchères.
M. G. St. Cyr, Maskinongé.

“LE FEUILLETON” est en vente au dépôt de *Journaux* de M. W. Dalton coin des rues Craig et St. Laurent.

J. B. BOURDEAU IMPRIMEUR-GÉRANT.